

Québec français



Petites violences ou chronique des réalités quotidiennes

Aurélien Boivin

Numéro 128, hiver 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55789ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Boivin, A. (2003). *Petites violences* ou chronique des réalités quotidiennes. *Québec français*, (128), 92–95.

Deuxième roman de Madeleine Monette, lauréate du prix Robert-Cliche en 1980 pour *Le double suspect*, *Petites violences*¹, publié en 1982, est à la fois un roman réaliste et un roman à caractère psychologique et social.

Si la narratrice laisse beaucoup de place à de multiples « effets de réel », elle s'interroge aussi sur sa condition de femme et d'artiste dans un monde encore sous la domination des hommes.

PETITES VIOLENCES

CHRONIQUE DES RÉALITÉS QUOTIDIENNES

PAR AURÉLIEN BOIVIN

De quoi s'agit-il ?

L'intrigue de *Petites violences* peut se résumer ainsi : Martine, la narratrice, a décidé de quitter Montréal après avoir rompu avec Claude, un intellectuel universitaire qui multiplie, dans les colloques et les congrès, les interventions publiques contre la violence et la pornographie mais qui ne se gêne pas pour frapper et harceler sa compagne dans sa vie intime. N'en pouvant plus de ce harcèlement insupportable, elle se réfugie à New York chez un couple d'amis français qui l'a invitée à dessiner les affiches pour la présentation d'une collection de prêt-à-porter. À peine descendue du train, elle retrouve Véronique et Pierre en pleine dispute, car les couples, dans *Petites Violences*, se font et se défont, comme dans la société de référence. Dans la grande ville américaine, la narratrice retrouve, sans trop d'effort, Lenny, qu'elle a connu deux ans auparavant, qui lui apprend qu'il est en train d'écrire un roman dans lequel, sous les traits d'une prostituée agressée par un souteneur, elle sert de modèle au personnage principal. Comme elle n'a pas été prudente et que sa fugue est connue, Claude découvre son repaire et parvient à se faire inviter à un congrès international sur la violence et la pornographie qui se déroule justement à New York et auquel elle assiste, sans qu'il le sache. Quelques jours plus tard, elle le retrouve à une fête dans l'appartement où elle

s'est réfugiée, puis dans un chic restaurant de Manhattan où Claude, par vengeance, l'humilie en présence de Lenny et la frappe. Il n'en faut pas plus pour que Martine décide de s'installer définitivement à New York où elle travaillera comme scénariste pour un producteur indépendant qu'elle a rencontré par hasard, sans renoncer pour autant au reportage qu'elle compte réaliser sur les itinérants, « ces pauvres types brisés, qui se dressent autour de nous comme autant de reproches ou de sarcasmes vivants » et qui font partie aussi « des agressions de routines et des violences détournées, de celles que l'on commet par amour et conjugalité ». Elle s'intéresse à l'histoire intime, sa propre histoire en somme, à la manière de Lenny avec qui elle espère partager sa vie. Mais rien n'est moins sûr, car elle craint la solitude.

Le titre

Le titre fait allusion aux petites et nombreuses violences quotidiennes dont sont victimes des êtres, des femmes surtout, et qui marquent de façon inoubliable leur existence. Ces violences, écrit avec justesse Réginald Martel, « sont dévastatrices. Ce sont elles qu'inflige l'amant ou l'amante à son partenaire, qu'il prétend ou croit aimer pourtant, pour se venger à travers lui des malheurs, réels ou imaginaires, mais également difficiles à supporter¹ ». Le titre traduit

bien les aléas de la vie moderne où la violence semble s'être installée, non seulement la violence physique, celle qu'on voit facilement, mais également la violence psychologique. Le récit s'ouvre d'ailleurs sur un prologue, ironiquement intitulé « L'incident de la gare », qui rapporte une scène pour le moins tragique : dans le train qui la conduit à New York, la narratrice a l'occasion d'épier les agissements d'une femme d'un certain âge qui revient au foyer conjugal après une fugue. Elle parle à cette « femme au porte-clés orné d'un disque miniature et de la photo d'un homme », sans doute son mari, et assiste au drame qui se déroule à l'arrêt du train sur le quai de la gare en banlieue de New York : sans que personne n'ose intervenir, le mari, jaloux et violent, s'en prend à sa femme à peine descendue du train et lui entaille la gorge avec un couteau. Cet acte violent raconté dans le prologue donne le ton au roman qui suit. Mais ce meurtre, qui est loin d'être un incident, comme le qualifie la narratrice (p. 38 et dans le titre du chapitre), a retardé le train et force le lecteur à se demander si la narratrice, qui se considère elle-même comme une femme en fugue, après avoir quitté son amant Claude, n'a pas inventé toute cette histoire pour se donner en somme bonne conscience et justifier sa décision. Quoi qu'il en soit, la violence est encore présente dans les agissements de Harry, le héros du roman de



Lenny, qui frappe Maureen, lui pourtant en faveur de la tolérance et prêt à fonder une association ou un syndicat pour protéger les prostituées. La violence est partout au cinéma, dans la pornographie, dans la littérature et n'est qu'un reflet des violences quotidiennes qui hantent la vie des gens. Les romans, écrit la narratrice, doivent « explorer l'imaginaire sans excuser la vie » (p. 43).

Le lieu

Si le premier roman de l'auteure se déroulait en Italie, à Rome plus précisément, son deuxième a pour cadre la ville de New York, celle qu'elle a adoptée à la fin des années 1970 et qu'elle a suffisamment aimée pour y vivre depuis. Dans *Petites violences*, New York est devenue, sous sa plume, une ville insolite, aliénée, « une vraie ville de fous » (p. 23), ne cesse de répéter le contrôleur du train. C'est vraiment parce que Martine veut fuir Claude, se cacher, s'éloigner de lui, qu'elle se rend à New York, une ville qui, pour elle, n'est pas une ville de tout repos. Elle s'y est déjà rendue et à quel prix, en plein été : « Il fallait être fou ou mordu pour vouloir passer ne fût-ce que la moitié d'un été à New York. À température égale, la chaleur y est moins supportable qu'ailleurs, et l'air vous colle à la peau comme une mince couche de suie, les bruits de la ville gonflent les logis d'échos persistants, sans parler des odeurs de friture ou de pourriture qui vous montent à la tête, ni des papiers d'ordures qui déversent leur trop-plein sur les trottoirs chauffés » (p. 49). New York est donc, aux yeux de la narratrice, une ville abrutissante, suffocante (p. 79), qui « se prête davantage aux énumérations qu'aux longues descriptions contemplatives » (p. 79). Cette ville, la narratrice l'évoque encore quand elle s'y promène, en plein cœur de Manhattan où « l'air était si dense qu'un oiseau aurait pu y flotter sans même battre des ailes. Les piétons se bouscuaient, le visage luisant et les vêtements collés à la peau, ils jouaient du coude en soupirant et en s'épongeant le front. Le béton était brûlant, et les talons aiguilles s'enfonçaient dans l'asphalte fondant comme des pailles dans un jus de fruit [...] La ville était sur le point de suffoquer tel un énorme cactus dans un bain turc » (p. 41).

Le temps

Petites violences s'amorce au printemps et se termine quelques mois plus tard, à la

fin de l'été 1981. Pourquoi cette année-là ? Des indications temporelles permettent d'apporter cette précision. La narratrice, qui n'est pas avare de renseignements, fournit des indices précis qui se rapportent au double attentat dont ont été coup sur coup victimes le président des États-Unis, Ronald Reagan, et le pape Jean-Paul II. Elle confie, au cours de sa narration : « À mes côtés on parle de Lennon et de Sadate, de Reagan et du pape. J'ai l'impression d'assister à une surenchère de faits divers : les nouvelles à l'américaine comme une chasse à l'accessoire et aux détails saisissants, un inventaire poignant. En première page les entrailles du pape et les poumons du président avec en pointillés les trajectoires des balles » (p. 179). Si John Lennon a été assassiné à New York à l'automne 1980, Ronald Reagan est victime d'une agression armée, le 31 mars 1981, alors que le pape est victime à Rome d'un attentat le 13 mai suivant. C'est finalement le 6 octobre de la même année qu'Anouar El Sadate est assassiné au Caire par un commando alors qu'il passait ses troupes en revue. Il faut donc conclure que l'intrigue s'étend au-delà de l'été 1981, une année particulièrement violente. En outre, il faut préciser que la narration fait souvent référence au passé de Martine, la narratrice, victime, dans son enfance et dans son adolescence, de violence de la part de son père, autoritaire, et de la part de Claude avec lequel elle a connu une relation pour le moins tendue.

La structure

Petites violences est composé d'onze chapitres d'à peu près égale longueur, un petit peu plus longs vers la fin, et d'un prologue qui situe le propos du roman et justifie déjà le titre puisqu'il y est question d'une femme qui revient au foyer familial après une fugue et que son mari, un être abject et violent, assassine sur le quai de la gare à sa descente du train, sous les yeux de la narratrice, témoin donc du drame, comme plusieurs voyageurs qui assistent impuissants à cette mort tragique. D'un chapitre à l'autre, Martine tente de se mieux comprendre tout en s'éloignant de plus en plus de Claude et tout en se rapprochant de Lenny. Quelques critiques ont trouvé la structure inutilement compliquée. À mon avis, elle correspond tout à fait au désarroi de Martine, qui tente par l'écriture et la réflexion d'échapper à la domination de Claude.

Les personnages

Martine. C'est la narratrice qui, en bonne spectatrice, passe son temps à observer, à épier les gens qui l'entourent, à commencer par la femme du wagon, dans le prologue, qui, elle-même, contemple son reflet dans la vitre, se sachant regardée. Il faut dire qu'elle est photographe de métier (p. 40), qu'elle attend les planches-contacts du laboratoire (p. 125), qu'elle a aussi été cinéaste, car il lui est arrivé, « pour [s]e faire la main, de filmer des productions à petit budget pour les circuits parallèles » et qu'elle « songe même à écrire [s]on premier documentaire, à recueillir du moins les témoignages dont [elle] aurait besoin » (p. 49-50). Si elle se rend à New York, c'est à l'invitation d'un couple d'amis français qui a insisté pour qu'elle vienne préparer les affiches des collections d'automne de prêt-à-porter. « J'allais en concevoir l'arrangement graphique, assister aux séances de photos et composer les planches finales » (p. 48). Elle n'entend toutefois pas « [s]e faire suer cette fois pour des clients intolérants et obtus » et prévoit « prendre quelques libertés » (p. 48). D'où son désir de profiter de son séjour dans la métropole américaine « pour faire une petite enquête, procéder à quelques interviews » car, est-elle convaincue, « une fois le synopsis élaboré, il sera toujours temps de chercher un producteur ». Elle semble avoir réussi son programme puisque, à la fin de sa chronique, elle présente à un riche financier, Reade, « une ébauche de [s]on projet de film », sauf que son projet a évolué. Si elle n'a pas renoncé à son reportage sur les itinérants, elle s'intéresse désormais à « la petite histoire intime » et a « plus envie de filmer une fiction qu'un documentaire » (p. 234). Elle a donc été engagée pour réaliser une série d'entrevues qui la mettra sur la bonne voie et la gardera éloignée de Montréal et de Claude. Elle est ainsi libérée puisque « ni Claude ni [s]on passé ne [l]'attendent de pied ferme sur le quai » (p. 235), comme la femme du prologue à laquelle elle s'identifie. Elle avait d'ailleurs déjà dit qu'il lui fallait pourtant rompre avec Claude « avant de comprendre que la soumission avait des avantages, n'était souvent que le résultat d'une abdication volontaire et momentanée, qu'une forme de pouvoir compressé explosant petit à petit, ou à retardement » (p. 122).

Claude. Psychosociologue spécialisé dans les questions de violence et de pornographie, il est l'amant de Martine depuis moins de deux ans (p. 40). Cette relation pour le moins houleuse qui ressemble « moins à une alliance qu'à un défi, un combat à finir dont [ils sortaient] tous deux perdants », avoue Martine, semble « vouée à l'échec depuis le début » (p. 45). Dominateur, « aussi irritable qu'impulsif » (p. 45), il sort facilement de ses gonds et parvient, par ses harcelants appels téléphoniques à New York, « à semer le désordre » auprès d'elle, « un désordre subtil et orchestré, grâce auquel il [lui] imposait sa présence » (p. 61). Égoïste, il sait provoquer « en profanant systématiquement, ouvertement et sans scrupule ce qu'il restait [à Martine] d'intimité » (p. 61). Il n'accepte pas de perdre son emprise sur elle qu'il entend pourchasser jusque dans son repaire de New York (p. 65). « [P]artisan de la révolution sexuelle » (p. 64), il croit que l'infidélité est nécessaire « pour préserver la santé de [leur] relation » (p. 64). Il ne pardonne pas à Martine d'avoir un jour « poussé un flirt jusqu'au bout » (p. 123). Il n'en est pas moins jaloux de la correspondance que Martine entretient avec Lenny et, bien que, dans ses conférences, il soit en quelque sorte l'apôtre de la non-violence, il frappe Martine et « l'envoie rouler sur le plancher » (p. 68) de son appartement de Montréal et sur celui d'un chic restaurant new-yorkais (p. 219-220). En fait, Claude se sert de Martine pour « tromper sa peur de l'impuissance » (p. 116). Derrière le militantisme de Claude, on perçoit une certaine insécurité. La narratrice ne croit plus en lui, surtout quand il s'oppose à la violence dans la conférence qu'il prononce à New York et souhaite « que la voix de Claude s'éteigne avant de devenir insidieuse, qu'elle s'estompe doucement entre Montréal et New York, se perde quelque part dans l'enchevêtrement des fils téléphoniques » (p. 134). Elle le désavoue et le quitte définitivement, le laissant « à ses regrets, à son amertume » (p. 170).

Véronique et Pierre. Couple de Français mal assorti, vivant ensemble dans la métropole américaine. Ils y représentent « des maisons françaises de prêt-à-porter » (p. 48) et ont invité Martine à venir s'installer avec eux pour quelque temps afin de préparer les affiches du défilé d'automne. « [R]esponsable de la réception et de l'expédition des marchandises » (p. 71), Véronique se montre abrupte et autoritaire avec les manne-

quins qu'elle embauche pour le défilé, leur adresse des remarques désobligeantes et ne tolère pas que l'on doute de son autorité (p. 83). Elle ne semble pas heureuse avec Pierre et entretient une relation platonique avec un certain Kevin qu'elle a rencontré au moment où Pierre étudiait au Fashion Institute à Boston (p. 55). Le couple est toujours à couteaux tirés, car Pierre est un « maniaque de la propreté » (p. 143), a le sens presque déraisonné de l'ordre et de la mesure (p. 232) et est jaloux, agressif (p. 147) et rancunier (p. 173). Autoritaire aussi, il mène Véronique « au doigt et à l'œil », surtout depuis la visite de Kevin que Véronique a invité à partager leur appartement. Il ne semble pas aimer celle qui partage sa vie. « Il n'a de sollicitude que pour ceux dont l'existence est au beau fixe et ne laisse passer que les histoires anodines qui, sans troubler la surface lisse des apparences, créent l'illusion d'une vie sans heurts ni accidents de parcours, sans cris ni grincements de dents. Véronique est son "accident", son œil sur le monde de sa névrose. Le reste ne l'atteint pas » (p. 70).

Lenny. Âgé de 33 ans (p. 185), Lenny est l'amant de Martine qui l'a rencontré deux ans auparavant, lors d'un court séjour à New York. Il habite avec Susan, depuis environ deux ans, mais ne semble pas heureux lui non plus avec elle. Homme sans profession et qui n'a pas le sens des responsabilités (p. 205), aux yeux du père de Susan, celle qui partage sa vie, il est écrivain, un écrivain spécial : il est « un auteur nègre, ou un *ghost writer* », qui écrit sur commande, « n'importe quoi, du roman de gare au roman érotique en passant par des essais sur la philatélie, la sexualité féminine et les sports, il écrivait même les prétendues autobiographies des célébrités en mal d'inspiration ou de talent, et préférerait cela à tout autre métier » (p. 43). Il ne signe que très rarement ses ouvrages, mais s'est créé une réputation enviable « dans le milieu de l'édition populaire » (p. 43). Il prépare un roman dont il livre le synopsis et dans lequel Martine sert de modèle au personnage féminin. Il n'est pas sûr que Martine soit heureuse avec lui, qu'elle retrouve à New York et avec qui elle connaît une aventure qui semble plus sexuelle que sentimentale, même s'il lui procure quelques heures de bonheur. Il refuse d'autre part de rompre sa relation pour le moins ambiguë avec Susan.

Les thèmes

La violence. C'est le thème principal. La violence plane sur tout le roman, ainsi que l'indique le titre, tant à Montréal qu'à New York, ce qui laisserait entendre qu'elle est partout et qu'elle est le mal du siècle. Elle est physique, certes, mais aussi psychologique et est intimement associée au sexisme dont font preuve les hommes. Martine, depuis son enfance, est victime de violence. Son père, autoritaire, n'a jamais hésité à la frapper et à la harceler, tout comme Claude, qui a envahi son territoire et qui exerce sur elle une domination qu'elle vient à refuser après avoir été frappée. Elle le quitte comme la femme au porte-clés du prologue qui a quitté son mari violent, qu'elle ne pouvait plus supporter. Si elle revient, c'est à la suite de belles promesses. La violence se perçoit encore dans les propos de la narratrice sur la culture étatsunienne, sur la société américaine en général. La ville de New York est une ville violente. Dès son arrivée dans cette ville grouillante, tumultueuse, Martine est confrontée aux bruits, aux bousculades des gens pressés et anonymes. Cette violence, on la perçoit encore dans le roman de Lenny où Harry incarne le rôle de justicier prêt à tout pour défendre les prostituées et les femmes maltraitées. Martine est consciente de la violence et sait que « [s]es affiches n'auront d'impact [...], que si elles rappellent le caractère éclectique et irrespectueux des concepteurs, des parias de la culture qu'on a trop vite adulés, reproduits à des milliers d'exemplaires. La consigne est à l'agression, quand ce n'est pas tout simplement à la dérision » (p. 72), ce qui est une autre forme de violence.

La recherche d'identité. En traversant la frontière et en se rendant de Montréal à New York, Martine avoue contempler « [s]a vie à distance » (p. 48). Elle se cherche, cherche un sens à sa vie, au cours de cette escapade qui prend en fait l'allure d'une fuite mais aussi « la tournure d'un voyage utile ». Il est toutefois curieux que, pour se retrouver, pour trouver paix et tranquillité, elle se réfugie à New York, une ville menaçante et bruyante. Ce thème pourrait aussi être jumelé à celui de l'**américanité**. En tant que Québécoise, Martine cherche ses racines dans ce vaste continent où les Américains ou, mieux, les Étatsuniens sont les agresseurs de sa langue et de sa culture. Martine se sent aussi menacée par Claude que par Lenny, qui incarne la culture américaine.

L'amour. Ce sentiment semble difficile, voire impossible dans *Petites violences*, sans doute parce que la société est encore très machiste, patriarcale et que les femmes sont souvent soumises, laissées-pour-compte. Contrairement à Susan et à Véronique, Martine s'en sortira et atteindra à la liberté, à l'indépendance, même si elle n'est pas toujours rassurée au terme de sa lente et longue réflexion : « Quant à moi, écrit-elle, je panique à la pensée d'être seule dorénavant. J'ignore ce qui m'attend, je ne suis pas en règle avec mon passé, et pis encore je n'ai plus personne à qui m'en prendre. Je suis suspendue au fil de mon histoire qui vient de claquer, avec les jambes qui remuent dans le vide. En clair, on appelle cela de l'angoisse. J'ai éperdument besoin de changer d'air et peur de ne plus m'y retrouver, mais New York convient à mon état d'esprit » (p. 232). Les aventures de Martine se soldent par des échecs tant avec Claude qu'avec Lenny. Et le couple Pierre-Véronique lui renvoie comme dans un miroir l'image de son échec amoureux.

Le féminisme. Par l'entremise de Martine, Madeleine Monette prend la défense des femmes et les incite à se libérer, à refuser d'être dominées par des hommes et de leur être soumises : « N'ayant ni les moyens ni la chance de s'affirmer, certaines femmes ne vont-elles pas jusqu'à s'abaisser pour grandir l'homme qui les désire, et valider ainsi leur propre image ? Belle histoire, conclut-elle, mais qui n'est pas étrangère à la longue histoire du masochisme féminin » (p. 90).

Le regard. Voilà un autre thème important lié aussi au thème du miroir. Martine est à la fois spectatrice et observatrice de divers gestes posés et de certains événements rapportés dans le roman. Elle observe la femme au porte-clés, elle s'observe elle-même, car elle avoue avoir quitté Montréal pour « contempler [s]a vie à distance » (p. 48), observe Claude « à distance sans crainte d'être repérée, de le voir surgir à [s]es côtés » (p. 154) alors qu'il donne sa conférence (p. 154). Ce thème pourrait être lié au jeu, le jeu des masques qui finissent par tomber, et au mensonge. Le lecteur sait que Martine ne dit pas toujours la vérité.

La portée du roman

Madeleine Monette a voulu sans doute attirer l'attention sur la violence qui a cours dans la société nord-américaine, de part et d'autre de la frontière, en particulier dans les grandes villes. Ce sont les femmes qui en sont victimes, tant dans la réalité que dans la fiction. La romancière réfléchit aussi sur l'acte d'écrire (p. 88, 109, 179, 189, 212...). Danielle Fournier a raison de soutenir que, « [a]u-delà de cette histoire, on peut lire le texte comme critique d'un monde intellectuel de psychologues, de psychanalystes, d'écrivains, de producteurs de cinéma et surtout de l'industrie de la mode »³. Madeleine Monette s'intéresse encore aux rapports hommes / femmes dans une société qui a perdu de son humanisme, d'où son désir de transcrire dans la fiction « des agressions de routine et des violences détournées, de celles que l'on commet par amour et conjugalité » (p. 234).

Notes

- 1 *Petites violences*, préface de Jean-François Chassay, Montréal, Typo (Typo, 94), 1994, 241 [2] p. [1^{re} édition : Montréal, Quinze (Prose entière), 1982, 232 p.]
- 2 Réginald Martel, « Madeleine Monette. Drame psy à New York », *La Presse*, 19 février 1983, p. B-3.
- 3 Danielle Fournier, « Roman québécois. New York l'excentrique », *Spirale*, n° 32 (mars 1983), p. 7.

Bernard Couët

La Chute des idoles

ROMAN

LES ÉDITIONS JCL

En 1976, l'élection du Parti québécois bouleverse la vie professionnelle et personnelle de Marcel Grenon.

En effet, tandis que le nouveau gouvernement confie une mission de premier ordre à l'ex-bras droit du ministre des Ressources naturelles, sa conjointe, dont les convictions politiques sont diamétralement opposées à celles de son mari, se lance avec passion dans la bataille référendaire. Jadis, Marcel avait déjà eu à choisir entre le sacerdoce et l'amour. Cette fois, l'amour doit faire face à un adversaire peut-être encore plus redoutable : la politique.

Quatrième volet d'une série palpitante, *La Chute des idoles* est un roman qui brosse non seulement un tableau vivant et haut en couleur de la société qu'était la nôtre, il y a vingt ans, mais il nous raconte tambour battant une histoire qui foisonne de personnages aux dimensions multiples.

JCL

1977-2002
25
ANS

d'histoires

Découvrez ce livre et plus encore sur

www.jcl.qc.ca